

Fleur Adcock

Pas tout à fait une déclaration (2000)

traduit par Henriette Michaud

Fleur Adcock est née à Papakura (Nouvelle-Zélande) en 1934. Elle a émigré en Angleterre en 1963 et travaillé comme bibliothécaire. Elle a publié : *The Eye of the Hurricane* (1964), *High Tide in the Garden* (1971), *The Inner Harbour* (1979), *The Incident Book* (1986), *Time-Zones* (1991) et *Looking Back* (1997). Elle est également l'éditrice de deux anthologies : *The Oxford Book of Contemporary New-Zealand Poetry* (1983), et *The Faber Book of Twentieth Century Women's Poetry* (1987).

Il y a quarante ans, j'aurais été transportée de joie à l'idée de contribuer à un recueil de déclarations sur la poésie. Il y a vingt ou trente ans, cela m'aurait encore intéressée. Mais depuis quelque temps, j'éprouve une grande aversion pour la théorie et pour les définitions. Désormais, j'ai décidé qu'un poème est tout simplement un texte dont je sens, à la lecture, qu'il constitue un poème et non quelque chose qui y ressemble. Quelle est la différence entre la poésie et la prose ? La prose remplit toute la largeur de la page ; un espace blanc entoure le poème. (« L'art, c'est ce que l'on choisit de mettre dans un cadre », avais-je un jour écrit à la fin d'un poème expliquant que le fait de regarder les tableaux d'une exposition change le regard porté sur le monde extérieur).

Il existe donc des poèmes et des non-poèmes. Mais il existe aussi une troisième catégorie : les ex-poèmes. Il ne faut jamais sous-estimer la terrible influence de la mode : regardez d'anciens numéros de magazines littéraires, ou les volumes qui pâlissent dans les bibliothèques : partout des ex-poèmes. C'étaient des poèmes quand l'éditeur les a acceptés, mais ils sont morts (un anthologiste a du mal à être sans parti pris lorsqu'il ou elle étudie, notamment, la production des années 1940).

Bien consciente que celles de mes productions qui ont atteint le statut de poème sont sans doute en train de devenir des ex-poèmes, je vais dire quelques mots de leur genèse. Le passage suivant est extrait d'une page écrite en 1989 à l'occasion d'une série de conférences au Centre de Poésie de Manchester :

Je commencerai par le rythme, parce que c'est un facteur crucial qui distingue la poésie des autres formes d'écriture. C'est le rythme qui m'a séduite, et m'a fait aimer la poésie au début : des rythmes clairement identifiables d'abord, dans ma petite enfance, les *Nursery Rhymes*, puis les hymnes chantés à l'école, et les poètes géorgiens que ma mère me lisait pour m'endormir. Ensuite, adolescente, j'ai aimé les rythmes plus subtils des poètes que j'étudiais en classe ou que je découvrais par moi-même : Milton, Donne, Blake, Eliot. (Il est parfois difficile de séparer le rythme de la tonalité, dans ses effets. Je me souviens d'avoir été transportée, vers quatorze ans, par le vers poignant de Blake dans « Le livre de Thel » : « *Art thou a Worm? Image of weakness, art thou but a Worm?* » (Es-tu un vers de terre ? Image de la faiblesse, n'es-tu qu'un vers de terre ?) Je

me le répétais à jusqu'à ce qu'il semble réduit à du rythme pur ; mais c'était peut-être la tonalité tendre, pleine de pitié, qui me plaisait tant. Parler d'un élément isolé est toujours un peu risqué).

Dans mon écriture, j'ai toujours le rythme présent à l'esprit, sans toujours le contrôler. Très souvent, j'ai la sensation qu'un poème m'est dicté plutôt que je ne le dicte, surtout dans les premières phases. Voilà comment les choses se passent : une expression me vient, en général lorsque je suis dans un état de détente rêveuse, à l'instant de l'endormissement ou au réveil, à des moments où les limites entre conscient et inconscient sont le plus perméables. Cette phrase « offerte » (qui devient presque toujours le premier vers du poème, mais peut aussi finir ailleurs), contient, si l'on peut dire l'empreinte génétique de ce qui va suivre : le rythme de la phrase indique le rythme et dans une certaine mesure le ton, la forme, la texture et même la longueur du poème achevé. Ces qualités sont toutes enveloppées dans ces quelques mots du début, comme l'embryon d'une plante est contenu dans la graine, et c'est mon travail de nourrir et d'encourager la graine à venir à maturité.

Le vers libre me semble former la poésie la plus pure, car ses rythmes sont entièrement innés dans les expressions qui les façonnent. Il n'y a pas de règles pour les ajuster. Ecrire est pour moi très difficile, parce que l'on n'est jamais rassuré sur la justesse ce que l'on fait par des considérations extérieures. C'est peut-être pour cela que si peu de mes poèmes réussissent à éviter la forme de la strophe, ou d'un modèle de versification plus ou moins régulièrement accentué. Mes rares poèmes vraiment « libres » sont courts, ce qui reflète ma difficulté à soutenir l'élan, et sont en général des pages nées au milieu de la nuit, hantées, jaillies directement de l'inconscient.

J'imagine qu'il devient clair que je crois fermement à l'autorité d'une voix à l'intérieur de ma tête (qui est un aspect de ma propre voix physique, bien qu'elle comprenne quelques autres personae et accents). Cette voix parle généralement l'anglais parlé de l'époque où je vis. Cela affecte la structure rythmique de ce que j'écris, même lorsque j'utilise une métrique stricte. Le plus souvent cette voix dicte un genre de vers plus relâché, plus souple, fondé sur l'accent tonique, avec des vers de longueur assez semblable, regroupés en strophes de deux à huit lignes.